



●●● DANS LA COMMUNAUTÉ DE PIKOGAN

RENCONTRE AVEC LA GARDIENNE DU TERRITOIRE

DEPUIS QUELQUES ANNÉES, LA PROBLÉMATIQUE DU CARIBOU FORESTIER EN INQUIÈTE PLUS D'UN EN ABITIBI-TÉMISCAMINGUE. LES EFFORTS S'ORGANISENT, LES COMMUNAUTÉS ET LES GROUPES ENVIRONNEMENTAUX SE MOBILISENT DANS LE BUT DE TRAVAILLER ENSEMBLE SUR SA SURVIE. À PIKOGAN, UNE COMMUNAUTÉ ALGONQUINE SITUÉE À QUELQUES KILOMÈTRES AU NORD D'AMOS, ON A DÉCIDÉ DE MOBILISER UNE PERSONNE POUR TRAVAILLER SPÉCIFIQUEMENT SUR CETTE ESPÈCE, UNE PERSONNE QUI VEILLERAIT À FAIRE ENTENDRE LEUR VOIX DANS LE DOSSIER DU CARIBOU FORESTIER; UN GARDIEN DU TERRITOIRE. ÂGÉE D'À PEINE 21 ANS, PASCALE TRUDEAU-CANANASSO A ÉTÉ RECRUTÉE À L'AUTOMNE 2019 POUR POURVOIR CE POSTE NOUVELLEMENT CRÉÉ. LA NOUVELLE GARDIENNE DU TERRITOIRE EST LITTÉRALEMENT PASSIONNÉE PAR SON NOUVEL EMPLOI. ENTREVUE AVEC UNE JEUNE FEMME QUI A À CŒUR LES INTÉRÊTS DE SA COMMUNAUTÉ.

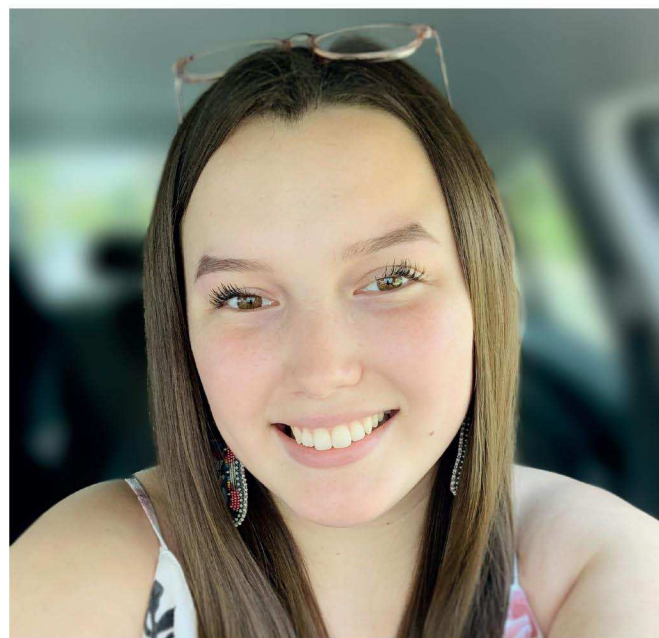
Nicolas Beaulé

« J'ai d'abord été engagée pour travailler sur le caribou forestier », précise la jeune femme. Diplôme d'études professionnelles en *Protection et exploitation de territoires fauniques* en poche, Pascale Trudeau-Cananasso a rapidement été mise à contribution. À peine entrée en fonction, elle accueillait, à Pikogan, un rassemblement transfrontalier Québec-Ontario, les 2 et 3 décembre dernier. Cette rencontre exceptionnelle, impliquant notamment différentes premières nations provenant des deux provinces, portait spécifiquement sur le dossier du caribou forestier. Efficace, Pascale est appelée à s'occuper d'autres mandats. « Je travaille aussi sur la gestion des castors nuisibles sur notre territoire », souligne la jeune gestionnaire. L'objectif est de s'assurer que le réseau de chemins secondaires soit praticable en tout temps pour la communauté, mais également pour les entreprises forestières et Rexforêt, qui œuvrent sur le territoire de la communauté de Pikogan. « Je m'assure que les chemins ne deviennent pas inondés par les barrages de castors ou même emportés par les eaux. Je travaille avec un trappeur de confiance. Je lui transmets les coordonnées GPS, il se rend aux endroits à risque et il étale ses pièges. » Que font-ils avec les castors trappés? « Ça dépend de la saison, le castor d'été n'est pas très bon à manger. Les piègeurs s'en servent plutôt pour appâter d'autres espèces, comme les ours. Le castor trappé l'hiver est, quant à lui, très bon à manger », m'apprend-elle.

TRAVAILLER ET VIVRE SA JEUNESSE

Souvent, dans la jeune vingtaine, on rêve de découvertes et de voyages. Voilà que cet emploi de gardienne du territoire permet aussi à notre jeune passionnée d'assouvir son désir de découvrir ce qui se passe ailleurs. « Je suis allée dans un forum sur l'environnement à Calgary où étaient présentes d'autres communautés. Puis, j'ai été choisie avec quatre autres filles issues de communautés du

Québec pour aller à un rassemblement au Yukon. On y a discuté d'environnement, dans une formule où il y avait que des jeunes durant deux jours et, puis, trois autres jours avec d'autres personnes, dont des aînés. Il y a une communauté de Vancouver qui a fait une cérémonie, c'était vraiment le fun », se réjouit celle qui apprend à connaître les Premières Nations de partout à travers le pays.



**Pascale Trudeau-Cananasso, la gardienne
du territoire de Pikogan**

Au fait, comment se portent les autres communautés au pays? « Je me rends compte qu'on est très chanceux, à Pikogan. J'ai vu et échangé avec d'autres communautés qui n'ont pas d'électricité, comme ici, à Kitcisakik. Beaucoup n'ont pas d'eau courante. Les communautés sont souvent localisées sur le bord des rivières, beaucoup de ces rivières sont contaminées, le poisson aussi », se désole Pascale Trudeau-Cananasso.

ET LA CULTURE DANS TOUT ÇA?

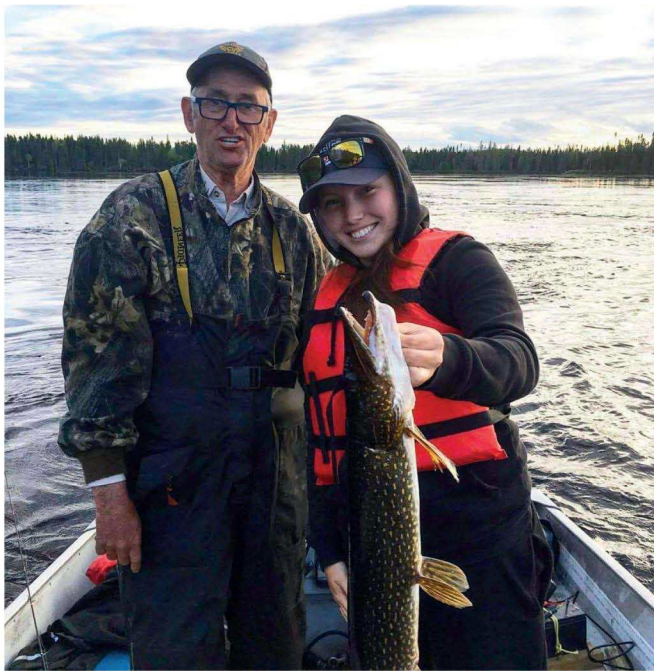
Passionnée par la nature, sa formation scolaire lui a permis de connaître les noms des plantes, des arbres, le comportement des animaux et leur habitat. Elle a même peaufiné ses connaissances en menuiserie, tout ça, au grand bonheur de ses oncles. Elle tente actuellement de renouer avec la culture anishinabe. Après avoir grandi dans la région montréalaise, elle est revenue il y a cinq ans afin de terminer ses études et de se rapprocher de sa communauté. Est-ce que la culture anishinabe lui manquait? « Elle ne pouvait pas me manquer, car je ne l'ai pas connue. J'ai quitté la communauté à l'âge de deux ans et demi. » Toutefois, grâce au soutien de sa parenté, elle apprend les traditions et, depuis peu, la langue anishinabe. « Eux [ils], connaissent la langue, c'est leur première langue. J'essaie, mais il ne faut pas avoir peur du ridicule! », avoue-t-elle en riant. Pascale met son lot de connaissances forestières au service de la communauté. Est-ce que le savoir lié à la forêt et à la faune, un savoir ancestral, est connu des jeunes de la communauté? « Pas beaucoup, mais en même temps, ce n'est pas tout le monde qui s'y intéresse », sous-entendant que peu importe d'où l'on vient, il faut s'intéresser à un sujet pour l'apprendre. Toutefois, s'ils veulent en connaître davantage sur le savoir traditionnel ou, encore, simplement pour se connecter avec la nature, les jeunes peuvent se rendre à un nouvel endroit, puisque la communauté a fait l'acquisition du Camp-école Chicobi, situé à Berry. Cet ancien camp de jour servait à faire de l'éducation forestière. « Ça peut servir à tous les jeunes du secondaire, on veut faire des activités traditionnelles qui peuvent les intéresser. On pense à faire de la pêche sur la glace, peut-être même des tournois. Aussi, il y a plusieurs canots sur place! »

VIVRE AVEC LES PRÉJUGÉS DES AUTRES

Dans les derniers mois, il a été question de racisme envers les Premières Nations dans l'actualité. Est-ce qu'elle a senti des jugements défavorables à son endroit depuis son retour en Abitibi-Témiscamingue? « C'est arrivé, les commentaires et les jugements viennent surtout des générations plus vieilles. Ça vient d'un manque d'informations, je pense, ils [elles] ne nous connaissent pas et véhiculent de vieux préjugés. De plus, l'image qui circule dans les médias est surtout négative; la drogue, l'alcool, la violence. C'est parfois un racisme inconscient. Comme la fois où, alors que je travaillais dans une épicerie, une madame m'a dit que j'étais "belle pour une Indienne". J'ai dit merci, car je savais que ce n'était pas méchant », affirme avec résilience la jeune femme. C'est avec un réalisme triste qu'elle en arrive toutefois à la conclusion que même s'ils tendent à diminuer, les préjugés envers les Premières Nations ne sont pas près de disparaître, car elle constate que ça se perpétue souvent de père en fils et de mère en fille.

DU PAIN SUR LA PLANCHE...

Qu'est-ce qui occupera la gardienne du territoire dans les prochains mois? « Il y aura des études de sols avec la minière Sayona et peut-être un projet de pisciculture avec la pourvoirie. » La communauté de Pikogan a fait récemment l'acquisition de la pourvoirie Mistawak, sur le lac Mistauac. En acquérant cette entreprise, les Abitibiwinnik s'approprient davantage leur territoire et souhaitent créer une offre à valeur ajoutée aux clients, en mettant de l'avant la culture anishinabe. « Il est possible qu'onensemence le lac avec de la truite, pour ce faire, on veut peut-être acquérir une pisciculture qui répond à nos valeurs



En compagnie de Michel Duranseau, enseignant au programme de Protection et exploitation de territoires fauniques au Centre de formation professionnel Harricana

environnementales, en mettant de l'avant un procédé par gravité, au lieu d'employer des moteurs à essence pour oxygéner l'eau. J'aimerais en apprendre davantage sur la gestion d'une pisciculture! »

Impliquée, charismatique et ayant de fortes valeurs environnementales, Pascale Trudeau-Cananasso est promue à un bel avenir professionnel. Avec plusieurs projets sur la table et étant bien ancrée dans sa communauté, il ne lui reste que l'expérience à acquérir... ce qui ne saurait tarder! ■



Le tannage de peaux, une des nombreuses compétences acquises par Pascale Trudeau-Cananasso